

**Portraits de femmes conjugués au verbe pleurer /
Ninon Larochelle, Bouche cousue, Montréal, Éditions
du remue-ménage, coll. « Connivences », 1992, 168 p.
/ Guylène Saucier, Sarabande, Montréal, Québec/
Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1992, 166
p. / Hélène Rioux, Chambre avec baignoire, Montréal,
Québec/Amérique, coll. « Littérature d'Amérique »,
1992, 280 p.**

Andrée Poulin

De l'autre littérature québécoise, autoportraits
Numéro 66, Été 1992

URI: id.erudit.org/iderudit/38928ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

ISSN 0382-084X (print)
1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Andrée Poulin "Portraits de femmes conjugués au verbe
pleurer / Ninon Larochelle, Bouche cousue, Montréal, Éditions
du remue-ménage, coll. « Connivences », 1992, 168 p. /
Guylène Saucier, Sarabande, Montréal, Québec/Amérique,
coll. « Littérature d'Amérique », 1992, 166 p. / Hélène Rioux,
Chambre avec baignoire, Montréal, Québec/Amérique, coll.
« Littérature d'Amérique », 1992, 280 p.." *Lettres québécoises* 66
(1992): 12–13.

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including
reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [
<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal,
Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote
and disseminate research. www.erudit.org

Ninon Larochelle, *Bouche cousue*, Montréal, Éditions du remue-ménage, coll. «Connivences», 1992, 168 p., 18,95 \$.

Guyène Saucier, *Sarabande*, Montréal, Québec/Amérique, coll. «Littérature d'Amérique», 1992, 166 p., 18,95 \$.

Hélène Rioux, *Chambre avec baignoire*, Montréal, Québec/Amérique, coll. «Littérature d'Amérique», 1992, 280 p., 22,95 \$.

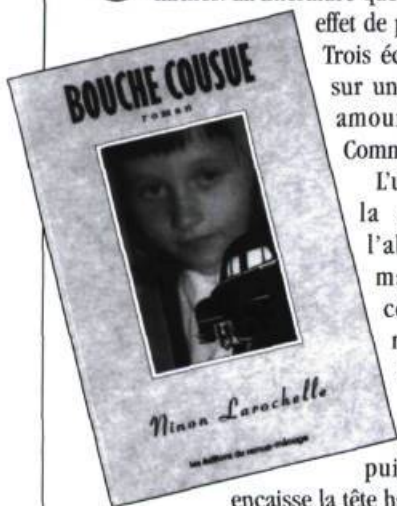
Portraits de femmes conjugués au verbe pleurer



De belles réussites pourtant, sauf peut-être pour *Chambre avec baignoire* dont l'écriture déçoit.

ROMAN
Andrée Poulin

S I LE FÉMINISME semble avoir libéré les femmes de l'étouffant carcan du patriarcat, il ne les a pas encore sorties de la vallée des larmes. La littérature québécoise des dernières années regorge en effet de personnages féminins explorés, écorchés. Trois écrivaines nous livrent ici trois variations sur un même thème : blessures d'enfance et amours déçues de femmes malheureuses. Comme les pierres.



L'univers de *Bouche cousue* met en scène la *mater dolorosa*, la matrone de l'abnégation. Aux prises avec un mari malade, des fils délinquants et un commerce familial déclinant, la grand-mère Lacasse ravale ses sanglots et souffre en silence. Pour les leçons de stoïcisme, sa petite-fille Marie a donc eu le professeur parfait. Mal aimée puis abandonnée par sa mère, l'enfant

encaisse la tête haute. Quel magnifique personnage Ninon Larochelle a créé là ! Par son esprit incisif et sa bravade, couche de vernis sur son immense détresse de fillette esseulée, Marie Lacasse rappelle la Bérénice de *L'Avalée des avalés* de Ducharme.

Douleur cachée sous la fanfaronnade

Fine mouche, cette enfant de douze ans perce à jour l'hypocrisie des adultes, débusque leurs mesquineries et commente avec un esprit décapant leurs lâchetés. Impitoyable envers les imposteurs, elle se montre féroce ment mère poule à l'égard de ceux qu'elle aime.

Devant les soucis de sa grand-mère, cette petite fille trop vieille fait taire ses propres angoisses. Bien que déchirée par la défection de sa mère, elle se crispe au moindre signe de pitié, serre les dents et refuse d'admettre sa peine pour mieux la combattre. Fière et farouche, la Marie. Bouche cousue.

Crâneuse, elle brandit son indépendance comme un étendard et cache sa douleur sous la fanfaronnade. «J'ai pas juste ça à faire moi, me faire aimer d'une mère», déclare-t-elle.

Mais chaque mauvais coup du sort sape sa vitalité et Marie dépérit à petit feu. Après la mort du grand-père, l'emprisonnement de son oncle préféré et la maladie de sa grand-mère, le retour de la mère au bras d'un amant américain sera la goutte qui fait déborder le vase. Devant tant d'abandons, tant de trahisons, la carapace craque et la rage de Marie éclate. Une rage vengeresse, destructrice. Assenée comme un coup de poing, la fin est à faire chavirer. Devant cette kyrielle de malheurs, le récit aurait pu facilement basculer dans le mélodrame à quatre sous. Il n'en est rien. Ninon Larochelle a non seulement osé le tragique, mais l'a superbement dosé, s'arrêtant juste un pas avant le misérabilisme.

Pas d'enrobage bonbon

Racontée façon terre-à-terre, cette chronique familiale se rapproche du réalisme social de Roger Lemelin ou encore de la poésie du quotidien de Michel Tremblay. La langue est orale, crue, très naturelle avec des *ouache*, des *ayoye*, des *criss*, des *y* au lieu de *il*. Pas de fla-fla ou de poudre aux yeux, ni dans le ton, ni dans le style. Les mots défilent, denses et bruts, sans enrobage bonbon ou fantaisies langagières. La principale narratrice étant une enfant, le ton est forcément naïf, sans jamais tomber dans la mignardise.

L'émotion — mot tabou pour l'orgueilleuse Marie — n'est ici jamais exprimée mais imprègne la trame de l'histoire jusque dans ses moindres replis. Ce premier roman de Ninon Larochelle se lit comme un beau roman tragique : l'esprit captivé, la gorge serrée et peut-être même une larme au coin de l'œil. Pas une larme de crocodile.



Ninon
Larochelle

Une femme tourmentée

Sarabande

GUYLÈNE SAUCIER

roman



Alors que dans *Bouche cousue*, la protagoniste repousse son malheur par un stoïcisme têtu, dans *Sarabande*, elle le rejette par la fuite.

Envoûtante et énigmatique Joconde, Élise Borgia — la plus belle fille de Louiseville — rend les hommes fous. Ils veulent tous «la chérir, prendre un peu du reflet de ses cheveux, se coller à son odeur, lui voler un ruban, une parole». Tout le sujet de *Sarabande* tient dans cette quête du désir.

Lorsqu'elle disparaît sans laisser de traces, son entourage est catastrophé. Tour à tour, chaque personnage décrit le mystère Élise. Cette technique n'est pas très nouvelle; Sébastien Japrisot l'avait magistralement exploitée dans *Passion des femmes*, Daniel Poliquin, dans *Vision de Jude*, et bien d'autres

encore, mais ces multiples narrateurs contribuent de façon efficace à échafauder le suspense.

Chacun dévoile des bribes d'une Élise Borgia superbe à s'en pâmer, mais cruelle, hantée par de ténébreux démons. Cette femme tourmentée émet une aura destructrice. Qui s'y frotte s'y brûle.

M. George, le vieillard libidineux qui ressasse ses maigres souvenirs, y laissera son motel délabré. Le jeune Américain, amoureux obsédé, y perdra le Nord, puis la vie. Quant au mari, Antoine, il aura tout simplement le cœur brisé en mille miettes par cet amour ravageur.

Au dernier chapitre, Élise prend la parole et explique enfin sa fuite et sa fureur. Écrasée par trop d'attentes, étouffée par tant d'amour, elle refuse d'être à la fois vierge et pin up et surtout, elle agonise de ne pouvoir être parfaite.

Alors que le mystère avait été si savamment entretenu, la conclusion, trop abrupte, déçoit. Comme si l'auteure, essouffée en fin de parcours, n'avait pas su terminer. Malgré ce bémol, la prose de Gylène Saucier n'est pas dépourvue de délices. En plus de manier habilement la plume, cette jeune écrivaine joue aussi du pinceau. Son regard d'artiste peintre, couplé à un don certain pour la description, crée un roman serti de paysages poignants, d'atmosphères troubles.

Elle excelle à dépister les beautés fugitives, à mettre en mots les images évanescences, comme la chaleur qui roule sous les arbres, la ligne turquoise de la mer qui agrippe la lumière, ou encore ce hibou des marais qui, à la brunante, survole la prairie à la recherche de campagnols. Plus que dans le mystère Élise, c'est dans les passions sulfureuses et la poétique mélancolie de *Sarabande* que se trouvent les plus belles résonances.

Triste dérive

Plus expérimentée que ses deux jeunes collègues, puisqu'elle a déjà publié romans, nouvelles et poésie, Hélène Rioux livre cependant l'œuvre la moins réussie des trois. Pour décrire le malheur de son personnage, elle a choisi l'humour plutôt que le noir. Mais *Chambre avec baignoire* ne décolle jamais complètement.

Gylène Saucier



Éléonore traduit des romans à l'eau de rose et s'ennuie à mourir avec son *chum*, un fonctionnaire de profession et de mentalité. Pire encore, il est propre-propre-propre, méticuleux à hurler et éjaculateur précoce. Il n'en faut pas plus pour qu'Éléonore, qui se veut bohème et extravagante, décide de planter là sa routine, son amoureux et son appartement luxueux devenu inconfortablement douillet.

Installée dans une chambre minuscule et minable, où la baignoire régurgite de la sauce tomate, Éléonore remonte le courant vers son passé. Entre ses quatre murs tapissés de crasse, elle se complait dans ses malheurs anciens, cajole ses souvenirs tristes, rouvre ses vieilles plaies. Elle qui essaie, en vain, de lire Proust, devrait plutôt se plonger dans Flaubert, pour se rendre compte qu'elle bovaryse à en faire bâiller le lecteur.

Si la dérive et le vague à l'âme d'Éléonore agacent beaucoup plus qu'ils n'émeuvent, c'est sans doute à cause du style de l'auteure. Bien que le récit soit parfois d'une grande limpidité et le ton joliment désinvolte, une certaine minauderie, surtout dans les jeux de mots faciles et les digressions verbeuses, alourdit le texte.

Kafka disait qu'un livre «doit être la hache qui brise la mer gelée en nous». On ne se dégèle guère au contact de la prose d'Hélène Rioux.



Hélène Rioux



Tournez les pages pour voir un peu...

Hélène et Michel St-Denis,
infographistes

ComRem inc
670-0972